

LA RENCONTRE DU PÈRE: *LE PREMIER HOMME D'ALBERT CAMUS*

Maria Cristina Vianna KUNTZ*

RÉSUMÉ: Albert Camus est connu surtout par ses romans *La Peste* et *L'Etranger*, mais il a écrit aussi des pièces de théâtre, ainsi que d'importants essais philosophiques et des articles journalistiques. Le prix Nobel lui a été conféré en 1957 pour l'ensemble de son oeuvre en reconnaissance à une voix qui a toujours plaidé pour des causes humanitaires, soit à la Résistance pendant la Deuxième Guerre, soit pour la liberté de l'Algérie. Les carnets de son livre *Le premier homme* (CAMUS, 1994) ont été trouvés parmi les décombres de l'accident qu'il a souffert et qui l'a tué en 1960. Ce livre n'a été publié qu'en 1994 et s'est transformé en un «formidable best-seller posthume». Écrit au milieu des années 50, après avoir sa consécration au théâtre, il commence cette «autobiographie à peine voilée»¹. On dirait que l'auteur voulait laisser son dernier testament, testament de ce qu'il n'avait pas eu encore le temps de dire, ce qui était gardé au fond de son coeur et qu'il n'a révélé qu'à la veille de sa mort.

MOTS-CLÉ: Camus. Littérature Française. Littérature du XXe siècle. La Deuxième Guerre. Algérie.

Albert Camus est connu surtout par ses romans *La Peste* et *L'Etranger*, mais il a écrit aussi d'importantes pièces pour le théâtre pendant les années de l'Occupation allemande en France. Comme journaliste il a eu un rôle très distingué pour le soutien de la Résistance, et après la Deuxième Guerre il a plaidé pour la liberté de l'Algérie. Ses essais philosophiques étudient l'absurdité de la souffrance et de l'existence humaine.

Ayant gagné le prix Nobel en 1957 pour l'ensemble de son oeuvre, en reconnaissance à une voix qui a toujours plaidé pour des causes humanitaires ainsi qui a éveillé avec sa plume la conscience des hommes. Ainsi, «[...] l'Académie suédoise rend hommage à [...] un homme de la Résistance, un homme révolté

* PUC - Pontificia Universidade Católica de São Paulo. Cogea - Coordenadoria Geral de Especialização, Aperfeiçoamento e Extensão. São Paulo - SP- Brasil. 01301-000 - cvkunt@uol.com.br

¹ Confira Dupuis (2010b, p.47).

qui a su donné un sens à l'absurde, et soutenir, au fond de l'abîme, la nécessité de l'espoir [...]»², Albert Camus a conservé son intérêt pour les causes de l'humanité surtout celles concernant à la liberté, à la justice et à la vérité.

Les carnets de son livre *Le premier homme* (CAMUS, 1994) ont été trouvés parmi les décombres de l'accident qu'il a souffert et qui l'a tué en 1960. Ce livre n'a été publié qu'en 1994 et s'est transformé en un «formidable best-seller posthume». Écrit au milieu des années 50, après avoir sa consécration au théâtre, il commence cette «autobiographie à peine voilée»³, ayant été dactylographiée par Francine Camus, avec tous les soins qu'il en a fallu, respectant le mieux possible ce qui pourrait être la révision ou la volonté de son mari.

Bernard Fauconnier (2010, p.21) déclare que Camus aurait voulu «[...] composer une vasque fresque du monde contemporain, sur le modèle de *Guerre et Paix*». Cependant ce qui a été trouvé ne raconte que l'enfance et l'adolescence de Jacques Corméry, ses mémoires. La «[...] promesse d'une oeuvre majeure» n'est que dans des annexes, des notes. Mais «cette ébauche recèle quelques-unes des plus belles pages qu'ait écrites Camus romancier.»

Selon Michel De Jaeghere (2010, p.49), «*Le Premier Homme* est l'oeuvre la plus importante de la production romanesque de Camus et l'un des chefs d'oeuvre de la littérature du XXe siècle.»

Nous reconnaissons dans cette oeuvre, le style agile et claire de Camus. La simplicité du mot juste ainsi que la poésie spontanée et touchante. On dirait que l'auteur voulait laisser son dernier testament, testament de ce qu'il n'avait pas eu encore le temps de dire, ce qui était gardé au fond de son coeur et qu'il n'a révélé qu'à la veille de sa mort.

On dirait qu'il y a même un côté prémonitoire dans ce livre. La quête du père inconnu l'a mené à sa rencontre dans la maison éternelle.

La structure

Le livre est divisé en deux parties: «La recherche du père» et «Le fils ou le premier homme».

La première partie comprend six chapitres bien structurés et numérotés. Le narrateur raconte l'enfance du protagoniste jusqu'à l'entrée dans le lycée, mais interrompt la linéarité du récit pour avancer de quarante ans dans le temps de

² Confira Dupuis, (2010a, p.33).

³ Confira Dupuis, (2010b, p.47).

l'action. C'est la visite au cimetière de Saint-Brieuc, la visite à son ami et à sa mère qui a déjà soixante-douze ans, les cheveux tous blancs.

La deuxième partie présente quatre chapitres, mais seulement le premier et le dernier sont numérotés (1 et 2), les autres ne présentent que le titre: 1-Le Lycée; Le poulailler ou l'égorgeage de la poule; Jeudi et vacances; 2- Obscur à soi-même. Ainsi, le narrateur raconte la période de la vie où Jacques, le protagoniste, est dans le Lycée et sa vie change beaucoup. Le récit est linéaire et le dernier chapitre présente une espèce de conclusion, une réflexion sur la vie du protagoniste, sur ses expériences.

Dans la troisième partie du livre on trouve des notes qui montrent le désir de l'auteur de poursuivre son histoire. Il y a des notes sur le terrorisme, la guerre, l'amour. Sans doute il prétendait continuer son histoire et voulait révéler ou réfléchir sur la philosophie de vie qui était en fait la sienne, celle qui montre son amour pour la vérité: «Depuis quand l'honnête homme qui refuse de croire le menteur est-il sceptique?» (CAMUS, 1994, p.366).

Une autobiographie ou un «roman de formation»

En général une autobiographie ou autobiographie fictive est écrite en première personne. Dans *Le premier homme* l'histoire de Jacques Corméry est racontée par un narrateur en troisième personne, peut-être pour garder ou pour feindre une objectivité. Quoique racontées en troisième personne, les données de l'histoire sont, dans leur ensemble, des données réperables de la biographie de l'auteur. En fait l'histoire racontée correspond à celle de l'auteur selon l'assurent ses biographes.

Camus est né en 1913 à Mondovi, Algérie, où son père était allé pour être gérant d'une ferme de vignobles. Après quelques mois, il est parti pour la Guerre qui commençait et il est mort dans la terrible bataille de la Marne en 1914. Sa mère, Albert et son frère ont été obligés d'habiter avec la grand-mère pour qu'elle puisse travailler comme domestique pour leur soutien. L'éducation des enfants sera donc faite par la grand-mère, avec sévérité et même violence à cause de l'ignorance et surtout de la pauvreté.

Sa mère, comme la mère du protagoniste, était analphabète et ne parlait pas très bien, elle était presque muette parce que sourde. Ainsi, elle lui a donné peu de renseignements sur son père. Sa grand-mère n'avait pas de temps à perdre pour lui raconter n'importe quoi que ce soit, et son oncle qui habitait aussi avec

eux ne parlait que des phrases très courtes parce que lui n'était normal non plus. Donc Jacques/Albert s'est entouré d'une lacune paternelle qu'il ne remplirait jamais.

D'emblée, le Narrateur raconte la naissance de l'enfant Jacques Corméry sous des conditions déplorables, pendant une nuit de tempête, de pluie copieuse, ininterrompue. Après un très long voyage, finalement ses parents étaient arrivés de France à ce lieu lointain, en Algérie, où le père serait le gérant des vignobles d'un fermier. Sa mère, fatiguée du voyage, était près de l'accouchement. C'était presque impossible d'avoir l'assistance d'un médecin, mais son père a réussi à en trouver un et le mener jusqu'à cette maison encombrée de meubles, où la famille venait d'arriver. Sa mère est restée muette et effrayée dans un coin, sous les étoffes qui la couvraient. Déjà ces circonstances sinistres annoncent les difficultés à venir.

En fait, au chapitre suivant il y a un saut dans le temps. Quarante ans après, le protagoniste visite pour la première fois la tombe de son père au cimetière de Saint-Brieuc en Bretagne. Là, il repose avec ses compagnons, «les héros de la patrie», tombés dans la bataille de La Marne, un an après la naissance de l'enfant. C'était la première fois que le protagoniste semblait être vis à vis avec la réalité: la mort de son père et toute l'injustice de cette mort prématurée, la guerre qui était la responsable de milliers d'orphelins comme lui. Là reposaient les restes d'un père inconnu, quelqu'un dont il ignorait la physionomie, les traces, le caractère. En ce moment il reconnut que tout son effort était inutile: le désir d'une identité impossible ne pouvait être qu'une absence irremplaçable, «un vide affreux» (CAMUS, 1994, p.47). Cette rencontre s'est révélée une «solitude finie» (CAMUS, 1994, p.37) parce que le protagoniste en effet semble pressentir la possibilité réelle d'une rencontre, ce qui arrivera dans la vie réelle avec la mort de l'auteur.

A la fin du livre, parmi les notes annexes, on trouve une explication pour le saut temporel: «Quand près de la tombe de son père, il sent le temps se disloquer - ce nouvel ordre du temps est celui du livre» (CAMUS, 1994, p.362). On dirait que la rencontre du père, enterré au cimetière à côté de milliers d'autres, lui a révélé l'extension du manque, du vide qu'il a fallu dépasser pendant toute sa vie.

Et c'est justement ces va-et-vient dans le temps qui expliquent l'importance du manque du père et la quête qu'il a voulu faire. Reconstruire l'image du père qui a été absent, inexistant pendant toute sa vie et qu'il n'avait pas même eu de temps à chercher parce qu'il fallait étudier, travailler, connaître le monde. Maintenant

qu'il est déjà un homme l'opportunité se présente d'essayer de comprendre ce que la mort lui a volé, son père inconnu.

L'amour de sa mère

La rencontre de sa mère était toute sa joie. Il la visitait toutes les années. Le chemin de sa pauvre maison dans la banlieue se présentait comme une évasion de sa vie agitée de Paris. Et la chaleur de l'après-midi le faisait se souvenir des siestes qu'il détestait quand il était petit. Ainsi il revenait «[...] à l'enfance dont il n'avait jamais guéri, à ce secret de lumière, de pauvreté chaleureuse qui l'avait aidé à vivre et à tout vaincre» (CAMUS, 1994, p.53). Le narrateur passe donc aux souvenirs de l'enfance, des jeux, des amis, des matchs de football interdits et des châtiments infligés par la grand-mère.

Il contemple sa mère vieillie, mais toujours belle, quoiqu'il n'ait jamais eu le courage de lui dire, parce qu'étant sourde-muette elle avait été toujours inaccessible. Passive dans sa souffrance, dépendante et soumise à la grand-mère, fermée dans sa solitude muette. Dans les notes annexes l'auteur écrit: «Maman: comme un Muishkine ignorant. Elle ne connaît pas la vie du Christ, sinon sur la croix. Et qui pourtant en est plus près?» (CAMUS, 1994, p.340).

L'adoration de la mère est touchante ainsi que l'admiration et la peine qu'il a pour le travail lourd qu'elle doit faire chaque matin. Pourtant quand Jacques est au lycée et qu'il a fallu remplir la profession de sa mère dans un document il a eu honte de déclarer: «domestique». Et après il «connut d'un seul coup la honte et la honte d'avoir eu honte» (CAMUS, 1994, p.211). Ce serait probablement pour cela qu'à la fin du livre, dans les annexes, il y a une longue tirade demandant pardon à sa mère:

Tu ne me comprends pas, et pourtant tu es la seule qui puisse me pardonner. [...] Toi seule peux le faire, mais tu ne comprends pas et ne peux me lire. Aussi je te parle, je t'écris à toi, à toi seule, et quand ce sera fini, je demanderai pardon sans autre explication et tu me souriras [...] (CAMUS, 1994, p.363).

La gratitude à son professeur

Tout un chapitre est dédié au professeur primaire qui l'a mené à continuer ses études. Comme lui et d'autres trois collègues étaient très appliqués, le professeur

les a préparés pour faire l'examen du Lycée. C'était le professeur qui a convaincu la grand-mère de l'avantage de faire étudier le «gentil petit bonhomme» (CAMUS, 1994, p.374). Vu la nécessité de la famille, sa pauvreté, la grand-mère voulait qu'il travaillât. En fait, au lieu du repos, des jeux, des joies pendant les vacances, elle l'obligeait à trouver un travail durant les années qu'il était au lycée: «Tu ne peux pas rester comme ça sans rien faire!» elle lui disait (CAMUS, 1994, p.284).

Mais pour le protagoniste, pire que la frustration, la fatigue ou le travail lui-même, c'étaient les mensonges qu'il fallait dire aux patrons à la veille des rentrées. Pour avoir du travail, il disait toujours qu'il fallait quitter le lycée parce qu'ils étaient très pauvres. Et à la rentrée, il fallait dire la vérité, qu'il étudierait de nouveau. Jacques en souffrait il avait honte parce que pour lui l'amour de la vérité était la chose la plus importante et il y était attaché. De l'autre côté, il était fier de finalement pouvoir contribuer pour diminuer la «misère de la famille», il se sentait déjà «un homme» (CAMUS, 1994, p.297).

On pourrait dire que le rôle du professeur auprès de Camus, d'une certaine manière, a remplacé celui du père. Parce qu'il a appris avec lui les valeurs de justice, de liberté, la différence entre le bien et le mal, le respect aux prochains et l'amour du savoir. À la fin du livre on peut lire une lettre émouvante d'Albert Camus à son professeur, Mr. Germain, après avoir reçu le prix Nobel, il déclare: «[...] ma première pensée, après ma mère, a été pour vous.» (CAMUS, 1994, p.371).

Peut-être en regardant l'enfant, le professeur devinait déjà l'homme qu'il serait. Mais ce qui est clair, c'est la conscience et la responsabilité de professeur, d'orienteur attentif et juste qui connaît vraiment ses élèves et qui ne mesure pas d'efforts, de sacrifices mêmes, pour donner à un élève l'opportunité de grandir.

A la fin du livre il y a aussi une lettre du professeur à Albert pour lui remercier une biographie de Camus qu'il avait reçu avec dédicace. Il lui exprime tout son attachement et admiration, mais quoiqu'il confesse son énorme tendresse pour «[...] les élèves de la patrie», parce que lui-même était un rescapé de la guerre, le «gentil petit bonhomme [...]» lui inspirait une sympathie et une amitié spéciales.

Étienne

Son oncle Étienne a aussi exercé un rôle important dans la formation du protagoniste. Malgré ses limitations, il dédiait à l'enfant une tendresse très grande.

Il le menait à la chasse avec ses compagnons, à la tonnellerie où il travaillait, au parc, à la plage. Donc il lui dédiait une attention affectueuse et positive.

La seule fois que Jacques s'est fâché à cause de l'oncle Étienne c'était quand celui-ci a expulsé l'ami de sa mère et lui, encore un garçon, n'a pu rien faire. Sa mère a beaucoup pleuré et depuis ce jour elle a mis de nouveau ses robes noires, elle a gardé sa solitude et ne souriait que rarement.

Ainsi Jacques a appris à respecter les gens et à les aimer malgré leurs limitations.

Donc, quoique l'enfance ait été dure, pauvre, triste d'un côté, justement la naïveté et la tendresse de son oncle lui ont montré la gaité de la vie et le compensaient d'une certaine manière.

La mort

L'incipit du deuxième chapitre de la deuxième partie du livre indique plus que l'aventure lugubre de prendre une poule au poulailler: «L'angoisse devant l'inconnu et la mort qu'il retrouvait toujours en revenant du lycée [...]» (CAMUS, 1994, p.249).

Le narrateur raconte l'angoisse, la peur que l'enfant devait surmonter à chaque jour pour prendre une poule au poulailler au fond d'un couloir sinistre et obscure. Pour lui, cela ressemblait à un corridor de la mort. Prendre l'animal vivant pour le mener à mort et encore être obligé d'assister à son «assassinat», voir le sang qui coulait de la gorge de la poule, était trop pénible pour l'enfant. Mais il avait du cœur, chaque jour il affrontait ce spectacle.

On sait que l'auteur a eu de graves problèmes de santé quand il avait dix-sept ans, ce qui l'a empêché d'être professeur après son baccalauréat. Il a eu de la tuberculose et pendant toute sa vie il a dû faire des traitements dans des hôpitaux. Il pensait toujours qu'il mourrait tôt. On peut imaginer qu'il devrait être dur de vivre sous la menace constante de la maladie et de la mort. L'angoisse d'aller au poulailler était aussi l'angoisse de sa propre mort, du sang qui coulait parfois de ses poumons, son cri étouffé de mort.

L'Intertextualité

Selon Gérard Genette (1982, p.7), la poésie des textes ne réside pas seulement dans le texte même, dans sa singularité, mais dans la «transtextualité»

ou «transcendance textuelle du texte», qui serait «tout ce qui met en relation, manifeste ou secrète avec d'autres textes».

En ce sens, Michael Riffaterre (apud GENETTE, 1982, p.9) offre une définition plus vaste d'intertextualité: «L'intertextualité est [...] la perception par le lecteur, de rapports entre une oeuvre et d'autres qui l'ont précédée ou suivie.» Il établit l'importance de l'intertextualité, l'identifiant pratiquement à la littérature:

L'intertextualité est [...] le mécanisme propre à la lecture littéraire. Elle seule, en effet, produit la signifiante, alors que la lecture linéaire, commune aux textes littéraire et non littéraire, ne produit que le sens. (RIFATERRE apud GENETTE, 1982, p.9)

Or, dans *Le premier homme*, il y a au moins trois passages qui nous rappellent vivement d'autres romans de Camus, qui dialoguent entre eux.

La façon de narrer le plaisir expérimenté par l'enfant, Jacques, quand il nage avec ses compagnons, pendant les vacances:

La mer était douce, tiède, le soleil léger maintenant sur les têtes mouillées, et la gloire de la lumière emplissait ces jeunes corps d'une joie qui les faisait crier sans arrêt. Ils régnaient sur la vie et sur la mer [...] (CAMUS, 1994, p.64).

Avec son oncle Étienne aussi Jacques nageait de grandes extensions, accroché sur son dos et il admirait l'immensité :

[...] fasciné par cette solitude où ils se trouvaient, entre le ciel et la mer, également vastes, et, quand il se retournait, la plage lui paraissait comme une ligne invisible [...] (CAMUS, 1994, p.115).

Ce passage nous mène à penser au dernier bain de mer de Rieux et Tarrou dans *La Peste*:

[...] il savait que la mer, ce soir-là était tiède de la tiédeur des mers d'automne. [...] Pendant quelques minutes, ils avancèrent avec la même cadence et la même vigueur, solitaires, loin du monde, libérés enfin de la ville de la peste (CAMUS, 1947, p.232).

L'auteur a toujours approfondi une fascination pour la mer, son immensité, sa vigueur, la force de la nature. D'une certaine façon, pour lui, on voit que le bain de mer se transforme en opportunité pour approfondir les amitiés, la fraternité, en même temps qu'il permet la plus complète

liberté. Ce dialogue entre les deux textes pourrait nous offrir une réflexion sur la conquête de la liberté comme si elle dépendait de la fraternité entre les hommes.

La condamnation à mort fut une question très cruciale pour l'auteur. Dans *La Peste*, Tarrou raconte à Rieux la révolte qui lui a éveillé le jugement où son père, qui était avocat général, plaidait pour la condamnation à mort d'un prisonnier. Après avoir assisté à ce jugement il a abandonné la maison et n'y venait que pour visiter sa mère.

Dans *Le premier homme* le protagoniste se souvient d'une histoire de son père racontée par sa grande-mère: qu'il s'était levé à trois heures du matin pour assister à l'exécution d'un criminel fameux dans la ville. Pendant longtemps Jacques a eu des cauchemars sur cet épisode. On le venait chercher pour être exécuté, lui aussi.

Il faut encore rappeler l'importance donnée par l'auteur dans *l'Etranger* à la condamnation à mort de Mersault pour avoir tué l'Arabe.

Ainsi, la répétition du sujet de la condamnation à mort dans les trois romans montre la préoccupation de l'auteur concernant ce sujet vu que lui-même, ayant vécu le temps de la Deuxième Guerre, était constamment menacé, parce qu'il fit partie de la Résistance. Son active participation dans le journal *Combat* le compromettait au regard des Allemands.

Dans *Le premier homme*, quand le Narrateur parle de la guerre qui lui a arraché son père, il fait une comparaison avec des pestes:

La guerre était là comme un vilain nuage, gros de menaces obscures, mais qu'on ne pouvait empêcher d'envahir le ciel, pas plus qu'on ne pouvait empêcher l'arrivée des sauterelles ou les orages dévastateurs qui fondaient les plateaux algériens (CAMUS, 1994, p.81).

Cette comparaison à une invasion de sauterelles renvoie le lecteur directement à la peste bubonique, des rats, enfin à l'autre roman qu'on connaît si bien, *La Peste*, et évidemment renforce la peste comme allégorie de la Guerre et de l'Occupation de la France par les envahisseurs allemands. La relation entre les deux textes élargit la signification des deux romans.

Donc ces relations intertextuelles, outre la richesse poétique des textes, révèlent d'importants points de vue de l'auteur, ainsi que sa position politique et sa vision du monde. L'insistance sur ces sujets montre aussi combien il «mettait

la vie dans nos livres» combien il était un «écrivain engagé» (RONDEAU, 2010, p.48).

Conclusion

A la fin de la première partie du livre, il y a un changement de voix qui montre qu'en vérité le narrateur se déguisait à peine sous un masque. Dans ce passage le «Moi» apparaît explicitement et montre la vraie face de Jacques occulte sous la voix du narrateur.

C'est une soudaine intromission du «Je» qui interrompt le récit pour faire une confession intime, ce que lui - Jacques - sentait dans son cœur, une division intérieure, marquée par la Méditerranée:

La Méditerranée séparait en **moi** deux univers: l'un où dans des espaces mesurés les souvenirs et les noms étaient bien conservés, l'autre où le vent de sable effaçait les traces des hommes sur de grands espaces. (CAMUS, 1994, p.214).

En même temps qu'il pensait que son père au cimetière ne lui signifiait rien, il songeait aux tombes verdâtres

[...] qu'il venait de quitter, acceptant avec une sorte d'étrange joie que la mort le ramène dans sa vraie patrie et recouvre à son tour de son immense oubli l'homme monstrueux et [banal] qui avait grandi [...] dans la pauvreté [...] (CAMUS, 1994, p.215).

Ainsi on voit que la quête du père, la visite au cimetière, à sa ville natale pour chercher ses traces, en vérité le mène surtout à la réflexion sur sa propre vie et le prépare pour la rencontre définitive avec cet «inconnu». Dans ce sens *Le premier homme* est un testament, un roman des origines plus qu'une autobiographie ou un roman de formation.

La violence de la grand-mère, les injustices qu'il a souffertes et la pauvreté vécue par Jacques lui ont appris la dureté de la vie. Le sourire rare de la mère, son regard doux ont compensé le côté dur de la vie et le manque du père. Sans père, «[...] il lui a fallu apprendre seul, grandir seul, en force, en puissance, trouver seul sa morale et sa vérité, à naître enfin comme homme [...]» (CAMUS, 1994, p.214). Donc il se forge une éthique. Le monde qu'il a pu découvrir avec l'aide de son professeur qui l'a mené jusqu'au lycée s'est montré très large et il a tracé son chemin.

Cependant le titre du dernier chapitre annonce l'interrogation et l'incertitude de ce chemin: «Obscur à soi même». La première page est un seul paragraphe, comme si le désespoir de l'auteur avait fait le narrateur raconter d'une seule fois, ouvrant le coeur de l'homme, resumant toute sa vie, toute sa lutte pour «trouver sa place» (CAMUS, 1994, p.299). Parce que toujours il s'était senti comme étranger dans cette terre coincée entre la mer et le désert, parmi des gens qui n'étaient des camarades qu'en dehors de leurs maisons, des gens qui ne montraient jamais leurs femmes... Donc il se sentait comme «le premier habitant, ou le premier conquérant», (CAMUS, 1994, p.302) celui qui aurait un long et dur chemin à faire, à construire, comme «Le premier homme».



The meeting with the father: le premier homme of albert camus

ABSTRACT: *Albert Camus is known mainly by his novels, La Peste and L'Etranger, but he has also written some plays and important philosophic essays and journalistic articles. In 1957 the Nobel prize was given to him for the ensemble of his work recognizing his voice as serving the humanitarian causes, as the "Résistance" during the Second World War or the fight for the Algerian Liberty. The notebooks of his book Le premier homme (CAMUS, 1994) were found among the accident's debris that he suffered and that killed him in 1960. This book was only published in 1994 and was a "big posthumous best-seller". It was written in the 50s. After his success in the theatre, Camus begins this "almost veiled autobiography". It was said that the author wanted to leave his last testament, the one he had not the time to tell, or write, the secrets that were kept in the depth of his heart and that he only could reveal in the eve of his death.*

KEYWORDS: *Camus. French Literature. 20th Century Literature. Second World War. Alger.*

RÉFÉRENCES

CAMUS, A. **Le premier Homme**. Paris: Gallimard, 1994.

_____. **L'etranger**. Paris: Gallimard, 1957.

_____. **La peste**. Paris: Gallimard, 1947.

Maria Cristina Vianna Kuntz

DUPUIS, J. Albert Camus, l'homme révolté. **Lire**, Paris, n.382, p.29-47, fév. 2010a.

_____. Le premier homme, dernier Camus. **Lire**, Paris, n.382, p.47, fév. 2010b.

FAUCONNIER, B. Le Premier Homme est un chef d'oeuvre. Albert Camus: une pensée au zénith. **Le Magazine Littéraire Hors-série**: Camus, Paris, n.18, p.22-27, jan./fév. 2010.

GENETTE, G. **Palimpsestes**. Paris: Seuil, 1982.

JAEGHERE, M. de. Le Roman des origines. **Le Figaro Hors-série: Camus**, Paris, n.49, p.48-56, 2010.

LE MONDE-HORS série: Camus, une vie, une oeuvre. Paris, n.1, p.25, 2010.

RONDEAU, D. Un goût profond pour la vérité. **Le Magazine Littéraire Hors-série**: Camus, Paris, n.18, p.48, jan./fév. 2010.

BIBLIOGRAPHIE CONSULTÉE

LE MAGAZINE Littéraire. Paris, n.18, janv./fév. 2010.

ROUSSET, J. **Narcisse Romancier**. Paris: J. Corti, 1972.